Le polar noir selon Lang et d'autres virtuoses

Autor(en): **Asséo, Laurent**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Film : revue suisse de cinéma**

Band (Jahr): **- (2001)**

Heft 23

PDF erstellt am: **23.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-932879

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

«Règlement de comptes» («The Big Heat», 1953) de Fritz Lang

Le polar noir selon Lang et d'autres virtuoses

Jusqu'au 23 août, le CAC-Voltaire propose un cycle consacré aux classiques du polar. Véritable cerise sur ce gâteau cinéphilique, la ressortie en copie neuve de «Règlement de comptes» de Fritz Lang. Retour sur ce chef-d'œuvre et rapide tour d'horizon des autres films.

Par Laurent Asséo

Avec «Règlement de comptes» («The Big Heat»), réalisé par Fritz Lang en 1953, le CAC-Voltaire projette l'un des plus beaux films de la période américaine de son auteur. Ce chef-d'œuvre en noir et blanc est le premier vrai polar que Lang ait signé depuis son arrivée aux Etats-Unis, en 1936. Une intrusion si tardive dans ce genre paraît d'ailleurs étonnante de la part d'un cinéaste qui a réalisé en Allemagne, entre autres, «M le Maudit» («M», 1931) et la série des Docteur Mabuse, films opposant des organisations criminelles aux forces de police.

Une histoire de vengeance

Au départ, «Règlement de comptes» est une œuvre de commande dont le scénario a été à peine retouché par Fritz Lang. On y retrouve pourtant toutes les convictions morales, politiques et même métaphysiques de ce cinéaste. Comme la plupart de ses films, «Règlement de comptes» raconte une histoire de haine et de vengeance à travers le combat d'un individu contre des forces qui le dépassent. Cette lutte forcément inégale se déroule ici sur fond de corruption socio-politique, décrite avec une précision minutieuse par un Lang toujours soucieux de réalisme.

L'inspecteur de police Bannion (Glenn Ford) est chargé de mener une enquête sur le suicide d'un de ses collègues. Bien vite, il affronte le véritable maître de la ville, Lagana, et va payer très cher son acharnement à faire respecter la justice. Son bonheur familial sera même brisé lorsque sa femme sera assassinée à sa place. Dès lors, notre homme quittera la police pour se venger. Il sera aidé par Debby (Gloria Grahame), la petite amie du très sadique Stone (Lee Marvin), l'un des hommes de Lagana. Ayant appris cela, Stone, fou de rage, ébouillantera la tête de Debby.

L'art dialectique de Lang

Comme le visage à moitié défiguré de Debby, la réalité, chez Lang, présente toujours deux faces. Contrairement à la plupart de ses collègues américains, le cinéaste a toujours préféré explorer la dialectique très subtile entre le bien et le mal plutôt que l'opposition plus réductrice entre les bons et les méchants. De manière exemplaire, «Règlement de comptes» montre bien la dualité des êtres. En particulier celle du héros, un banal inspecteur loin de la mythologie que trimballent généralement les détectives privés.

En voulant rétablir la loi, le policier sème le mal autour de lui (deux femmes mourront par sa faute), mais surtout en lui. «Tu es pourri de haine», lui dit pertinemment l'un de ses collègues. Avec sa soif de vengeance, Bannion est véritablement aveuglé par sa propre violence et finit par ressembler à ceux qu'il combat au nom de la morale. Sa volonté de puissance, son attitude envers les autres ressemblent de plus en plus à l'agressivité fasciste de son pire ennemi, Lagana. «Règlement de comptes» se révèle ainsi une réflexion extrêmement pessimiste sur l'homme. Si la vie était une ronde infernale pour Max Ophuls, l'existence, pour Fritz Lang, est un enchaînement inexorable qui lie et broie les humains. D'une précision architecturale géniale et sans aucun effet tape-à-l'œil, la mise en scène de Lang dessine ce mouvement inéluctable qui amène la plupart des humains à souhaiter la mort des autres.

Entre vide et bonheur

Filmé presque entièrement en intérieur et dans des ambiances nocturnes, «Règlement de comptes» apparaît comme une succession de huis clos qui enferment une humanité soit violemment corrompue, soit blessée moralement ou physiquement. Chez Lang, chaque plan est une prison refermée sur le vide et la violence.

Cette vision à la fois sèche et terrible du monde est tout de même traversée par des moments de bonheur, telles les séquences familiales avec Bannion et sa femme. Lang montre également une véritable compassion vis-à-vis de certains de ses héros. En particulier envers Debby, seul personnage conscient de la place assignée aux individus dans la mécanique sociale – de la sienne en particulier. Son extrême lucidité, qui s'exprime souvent par une ironie désespérée, va pourtant la mener à sa perte. Le système «langien» est décidément terrible.

Quelques autres classiques du genre

Pour accompagner la présentation du film de Lang en copie neuve, le CAC-Voltaire propose un florilège de polars, déjà sortis sur cet écran pour l'essentiel, soit une vingtaine de films le plus souvent admirables. En premier lieu «Les 39 marches» («The Thirty-nine Steps», 1935) et «Une femme disparaît» («The Lady Vanishes», 1938) d'Alfred Hitchcock, les deux chefs-d'œuvre de la période anglaise de celui qui fut l'un des grands admirateurs de Lang. Egalement au menu, deux classiques de John Huston, «Le faucon maltais» («The Maltese Falcon», 1941) d'après Dashiell Hammet, qui imposa définitivement la silhouette de Humphrey Bogart, et «Quand la ville dort» («The Asphalt Jungle», 1950). On pourra ainsi mesurer l'influence de Huston, tant dans l'ambiance (glauque) que la thématique (celle de l'échec), sur «Ultime razzia» («The Killing», 1956), l'un des premiers films de Stanley Kubrick.

Ce cycle permettra également de comparer la façon dont Hollywood modela l'image de Rita Hayworth dans le fameux «Gilda» de Charles Vidor (1946) et ce qu'en fit Orson Welles deux ans plus tard pour «La dame de Shanghai» («The Lady from Shanghai», 1948). Signalons que les derniers mots prononcés par Rita Hayworth à la fin de ce film sont presque les mêmes que ceux de Gloria Grahame dans «Règlement de comptes». De Welles, on pourra aussi voir la version restaurée, d'après ses indications, de «La soif du mal» («Touch of Evil», 1957).

Du côté des «modernes»

Au rayon film culte, «Détour» mérite qu'on s'y arrête. Cette série B, tournée par le mythique Edgar G. Ulmer en 1945, reste l'un des *road movies* les plus cauchemardesques de l'histoire du cinéma. Quant au baroque «En quatrième vitesse» («Kiss Me Deadly», 1955) de Robert Aldrich, il avait fait l'effet d'une véritable bombe à l'époque et redonné un second souffle au polar en affichant une violence explosive et sadique, jusque-là contenue dans un cadre plus classique. Aldrich faisait partie de cette nouvelle génération de cinéastes américains, tels Nicholas Ray ou Samuel Fuller, qui renouvelèrent le genre dans les années 50.

On retrouve d'ailleurs Sam Fuller dans une courte scène du très beau et lyrique «Pierrot le fou» (1965) – sorte de «Mort aux trousses» selon Jean-Luc Godard – tant le désinvolte Belmondo semble courir après un destin qu'il ne maîtrise pas. Dans le naturaliste et stylisé «Mean Streets» (1973), Martin Scorsese donne une nouvelle image au polar, en mettant en scène les paumés et les minorités dans les rues de New York.

Emergence du néo-polar

Après la modernité des années 60 et 70, notamment incarnée par Godard et Scorsese, certains cinéastes ont tenté de revisiter le genre de manière plus classique. Ainsi, parmi ces néo-polars américains, le très cynique et réputé «Fièvre au corps» («Body Heat», 1981) de Lawrence Kasdan, qui réinvestit le personnage de la vamp des années 20 pour en faire une belle salope campée par Kathleen Turner. Et dans l'hyperréaliste «Sang pour sang» («Blood Simple», 1983), les frères Coen mélangent parodie et fidélité aux séries B d'antan. Signalons encore «Le diable en robe bleue» («Devil in a Blue Dress», 1995) de Carl Franklin.

Avec cette programmation, le spectateur aura donc de quoi s'amuser au petit jeu des comparaisons qui consiste à repérer les influences thématiques et esthétiques mutuelles, tout en suivant une généalogie du film noir. ■

«Films noirs». CAC-Voltaire, Genève. Jusqu'au 23 août. Renseignements: 022 320 78 78.

«La dame de Shanghai» d'Orson Welles, avec le réalisateur et Rita Hayworth

brèves

Cycle «Nos chers disparus» à la Cinémathèque

La Cinémathèque suisse rend hommage à des artistes disparus dans l'année écoulée. Outre des films de Robert Enrico, dont «Les aventuriers», «Boulevard du rhum», on pourra retrouver Walter Matthau («Charade» de Stanley Donen, «Pirates» de Roman Polanski...) et Vittorio Gassman («L'audience / L'udienza» de Marco Ferreri, «Chambre d'hôtel / Camera d'albergo» de Mario Monicelli...), deux comédiens émouvants incarnant en commun la virilité et, sous le masque de la roublardise, la fragilité. Dans une moindre mesure, Jason Robards est de la même trempe, mais c'est à la mythologie de l'Ouest américain en crise que cet acteur reste associé. Si «Sept secondes en enfer» («Hour of the Gun», 1967) de John Sturges donne les signes avant-coureurs de la déconstruction des stéréotypes du western, Sergio Leone et Sam Peckinpah la mèneront à terme, toujours avec Robards: «Il était une fois dans l'Ouest» («Once Upon A Time in the West», 1968) et «Un nommé Cable Hogue» («The Ballad of Cable Hogue», 1970).
«Nos chers disparus». Cinémathèque suisse, Lausanne, jusqu'au 31 août. Renseignements: 021 331 01 02.

Redécouvrir Michael Ritchie

La Cinémathèque honore aussi la mémoire du cinéaste Michael Richie dont l'œuvre, méconnue, mérite pourtant l'attention. Pour preuve, le film noir «Prime Cut» («Carnage», 1972), incursion dans le monde de la traite des blanches à l'humour macabre. Avec Lee Marvin, Gene Hackman et Sissy Spacek, sur une musique signée Lalo Schifrin. Excusez du peu...
«Nos chers disparus». Cinémathèque suisse, Lausanne. Les 27 et 31 août. Renseignements: 021 331 01 02.

Jack Lemmon a quitté la scène

Acteur fétiche de Billy Wilder («Certains l'aiment chaud / Some Like It Hot», 1959; «La garçonnière / The Apartment», 1960), Jack Lemmon est décédé fin juin. Avec Walter Matthau, il formait un couple comique irrésistible, notamment dans «La grande combine» («The Fortune Cookie», 1966), «Spéciale première» («The Front Page», 1974) et «Buddy Buddy» (1981), aussi de Billy Wilder. Le tandem a encore sévi dans «Drôle de couple» («The old Couple», 1968) de Gene Saks et la seule réalisation de Lemmon, «Kotch» (1971).

L'acteur Jack Lemmon

Marilyn toujours...

Marilyn Monroe aurait fêté ses 75 ans cette année et la Cinémathèque suisse a consacré un mini-hommage à ce mythe incontournable. En juillet, on a déjà pu admirer les différentes facettes de Marilyn, du thriller «Niagara» (1953) d'Henry Hathaway à la comédie musicale immortalisant la blonde ingénue, nouvelle figure de vamp qui détrôna la brune vénéneuse: «Les hommes préfèrent les blondes» («Gentlemen Prefer Blondes», 1953) de Howard Hawks. Restent encore à déguster le délirant «Sept ans de réflexion» («The Seven Year Itch», 1955) de Billy Wilder et «Le milliardaire» («Let's Make Love», 1960) de George Cukor, les deux seuls films encore programmés.
«Marilyn toujours...». Cinémathèque suisse, Lausanne. Jusqu'au 4 août. Renseignements: 021 331 01 02.